érudit
www.erudit.org

Article

« Le bonheur autrement. L'héritage décrié de Robinson Crusoé dans *Les grandes marées* de Jacques Poulin »

Mario Leduc

Voix et Images, vol. 26, n° 3, (78) 2001, p. 569-584.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: http://id.erudit.org/iderudit/201564ar

DOI: 10.7202/201564ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:51

Le bonheur autrement. L'héritage décrié de Robinson Crusoé dans *Les grandes marées* de Jacques Poulin*

Mario Leduc, Université du Québec à Montréal

Tissé d'emprunts et de clins d'œil au Robinson Crusoé *de Daniel Defoe, le roman* Les grandes marées *de Jacques Poulin s'inscrit dans la lignée des mythes du recommencement. Pourtant, sous le couvert d'une robinsonnade en apparence classique, le récit poulinien se veut en fait une dénonciation du mode de vie et de pensée ainsi que des valeurs héritées de Robinson, lesquels s'incarnent dans la philosophie capitaliste moderne. De telle sorte, qu'à travers une vision du monde et un personnage résolument anti-robinsonnien,* Les grandes marées *explore la possibilité d'un recommencement, une nouvelle Genèse basée sur des valeurs plus fondamentales et plus humaines.*

Teddy Bear Crusoé

Teddy Bear, le héros du roman *Les grandes marées* de Jacques Poulin, peut se vanter d'une généalogie impressionnante. Adam figure de manière évidente au nombre de ses ancêtres dans ce récit que l'on a souvent lu comme une réécriture ironique du mythe de la Genèse[1]. Le parallèle est évident sinon explicite; les allusions, nombreuses. D'entrée de jeu, la

* Cet article découle d'un travail de recherche effectué dans le cadre d'un cours portant sur la mythocritique et la mythanalyse, dispensé par Jean Morency à l'Université de Moncton à l'hiver 1997. L'auteur tient à remercier le Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR) pour le soutien financier qui lui a été accordé pour la durée de ses études de maîtrise.

1. Gabrielle Poulin, « La Genèse... en bandes dessinées », *Romans du pays. 1968-1979*, Montréal, Bellarmin, 1980, p. 271-275; Paul-André Bourque, « L'art de communiquer l'incommunicabilité », *Romanciers du Québec*, Québec, Québec français, 1980, p. 155-159; Jean-François Chassay, « Introduction », Jacques Poulin, *Les grandes marées*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1990, p. 7-12; Jean Morency, « La thématique de la mer et la structuration de l'œuvre romanesque de Jacques Poulin », Melvin Gallant (dir.), *Mer et littérature. Actes du colloque international sur « La mer dans les littératures d'expression française du xx^e siècle »*, Moncton les 22-23-24 août 1991, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, p. 327-336.

première phrase évoque la Bible : « Au commencement, il était seul dans l'île [2]. » Les références au paradis terrestre reviennent à plusieurs reprises dans le récit (*GM*, 14, 34, 116). Quant aux personnages, ils semblent directement inspirés d'autres figures, autrement célèbres : le patron, bien qu'il affirme ne pas se prendre pour Dieu le père (*GM*, 54), paraît en avoir le pouvoir, tandis que Teddy Bear et Marie partagent nombre d'affinités avec Adam et Ève. Paul Socken a fort bien montré les nombreuses correspondances établies dans *Les grandes marées* avec la Genèse, depuis l'emprunt de la trame narrative jusqu'à l'emprunt d'éléments plus formels [3].

Le rapprochement apparaît tout aussi évident à nos yeux entre Teddy Bear et Robinson Crusoé, ancêtre moins lointain mais tout aussi prestigieux, fils spirituel du précédent pourrait-on dire [4], qui se profile dans l'ombre (ou la trace [5]) du héros de Poulin. Ce parallèle a toutefois suscité beaucoup moins d'intérêt que le précédent ; à peine se contente-t-on, ici et là, de noter la ressemblance au passage. Lise Gauvin qualifie, par exemple, Teddy Bear de « nouveau Robinson [6] ». Jean Morency souligne, pour sa part, la référence mythique au *Robinson Crusoé* dans *Les grandes marées* [7]. De son côté, Yves Thomas compare l'île Madame et l'île de

2. Jacques Poulin, *Les grandes marées*, Montréal, Leméac, 1978, p. 9. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *GM*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
3. Les deux récits proposent de semblables épisodes de la Création, du Paradis, de la chute d'Adam et de l'expulsion du Paradis. On y retrouve notamment la même utilisation de récits allégoriques et la même subdivision en courts chapitres numérotés identifiés chacun par un titre. Paul G. Socken, « Creation Myths in *Les grandes Marées* by Jacques Poulin », *Canadian Literature*, automne 1990, p. 185-186.
4. Marthe Robert illustre brillamment le lien de filiation qui unit Robinson et Adam : « Nouvel Adam jeté sur une terre vierge dont il est l'unique habitant (il faut noter qu'il n'y a pas la moindre trace d'Ève dans cet Eden exotique, et par suite pas non plus de serpent, les bêtes de l'île sont remarquablement inoffensives), Robinson vit le retour au Paradis pour lequel il a tout laissé : il renaît à l'âge de vingt-six ans — le jour anniversaire de sa naissance par surcroît, afin qu'il n'ait pas de doute sur la signification de l'événement —, dans des conditions idéales qui recréent pour lui l'état de pure nature caractéristique du bonheur premier. Nu, dépossédé de son existence antérieure et par suite lavé de tout péché (son naufrage ayant évidemment valeur de baptême), il est dans la situation la plus proche de l'état adamique parfait, sauf que dans son cas le Paradis n'est pas la manifestation de l'unité, mais le produit d'une séparation radicale d'avec l'ensemble de l'humanité » (Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972, p. 137-138).
5. Des références au *Robinson Crusoé* apparaissent encore dans au moins un autre roman de Poulin : *Le vieux chagrin*, qui s'ouvre par l'emprunt à l'œuvre de Defoe de l'épisode de l'empreinte du pied dans le sable. (Daniel Defoe, *Vie et aventures de Robinson Crusoé et autres œuvres*, introduction de Francis Ledoux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 153) Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *RC*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
6. Lise Gauvin, « Une voix discrète », *Le Devoir*, 29 avril 1978, p. 33.
7. Jean Morency, *loc. cit.*, p. 333.

Robinson à partir des rapports qui y sont entretenus avec l'objet-marchandise[8].

Peut-on imaginer, à cet égard, personnages plus antithétiques que le doux et modéré Teddy Bear, solitaire passif, discret et rêveur isolé volontairement sur son île au milieu du fleuve Saint-Laurent, et le très pratique, le besogneux et industrieux Robinson qui, littéralement, réinvente sur son île le monde et la civilisation? Si Robinson représente l'homme en qui le XVIII[e] siècle anglais se reconnaît, précurseur et instaurateur des temps modernes, que représente Teddy, ce marginal «en dehors de la marge» (*GM*, 198) avec qui personne ne compatit, ce «cas spécial» (*GM*, 162) que personne ne comprend, à plus forte raison en lequel personne ne se reconnaît (sinon peut-être Marie qui néanmoins l'abandonnera)? Héros problématique exemplaire au sens où l'entend George Lukács, situé en porte-à-faux par rapport à un monde que Robinson incarnait et représentait à la perfection, nouveau Robinson résolument anti-Robinson, Adam transformé en antihéros postmoderne en quête de sens dans un monde «dégradé», Teddy Bear est le constat d'un échec. Le monde après Teddy Bear est-il encore possible?

Homo economicus

La particularité des symboles est de condenser en une seule plusieurs images, plusieurs significations. Personnage mythique, Robinson Crusoé vit d'abord dans l'imaginaire populaire comme l'homme seul par excellence, à côté de Vendredi, son fidèle compagnon et ami[9]. Des lectures plus complexes en ont fait un symbole de la lutte pour la survie[10], de la conquête de la nature, du progrès et de l'évolution, en un mot «of man himself from his ascent from the cave to his present condition[11]». D'autres encore en ont fait l'incarnation du héros bourgeois caractéristique de la nouvelle classe moyenne anglaise montante de l'époque. Bref, on a vu en lui l'archétype de l'«homme économique[12]», pour utiliser l'expression de Ian Watt, ou encore de l'«esprit du capitalisme», pour utiliser la terminologie du sociologue Max Weber dans son célèbre ouvrage, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*[13]. De telle sorte que l'on peut voir en Robinson le père, sur le plan littéraire, du rationalisme économique,

8. Yves Thomas, «La part des labels et des marchandises dans *Les grandes marées*», *Voix et Images*, n° 43, automne 1989, p. 44.
9. Francis Ledoux, *op. cit.*
10. James Sutherland, *Daniel Defoe. A Critical Study*, Boston, Houghton Miffin Company, 1971.
11. Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, postface de Clifton Fadiman, New York, The Macmillan Company, 1962, p. 348.
12. Ian Watt, «Robinson Crusoe as a Myth», *Essays in Criticism*, vol. I, n° 2, avril 1951, p. 95-119.
13. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Librairie Plon, 1964.

généralement défini comme le fondement de l'économie moderne[14]. Par extension, on peut en faire le fondateur de la civilisation capitaliste et matérielle telle qu'on la connaît de nos jours. En effet, l'échelle de valeurs des héros de Defoe

> exprime et traduit l'évolution accomplie par la société anglaise au cours du XVII[e] siècle. [...] les biens de ce monde et l'argent en particulier sont reconnus comme l'objectif légitime de l'effort individuel. Le travail cesse d'être le prix du péché originel : le voici maintenant valorisé tant moralement qu'économiquement. Productivité, progrès matériel et technologique deviennent, avec leurs corollaires théoriques, les impératifs implicites de l'ordre nouveau auquel participent les personnages de Defoe. De tous les récits du romancier, le plus représentatif, sinon le plus parfait, est évidemment *Robinson Crusoé*. L'épisode central constitue en vérité une épopée, celle de l'homme blanc, dont elle exalte les valeurs économiques, morales et religieuses. (*Encyclopaedia Universalis*)

Ainsi, les motivations et les valeurs premières de Robinson, à l'origine d'ailleurs de ses (més)aventures — « l'idée extravagante et indéterminée de faire fortune » (*RC*, 16) —, sont essentiellement d'ordre économique et utilitaire, lui à qui la nature et l'expérience ont appris « que toutes les bonnes choses de l'univers ne sont bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en faisons, et qu'on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on les amasse pour les donner aux autres, et pas plus » (*RC*, 129). Ces motivations et ces valeurs se reflètent dans les rapports que le personnage entretient avec le monde qui l'entoure, les objets aussi bien que les gens. Sa relation avec sa femme, d'abord, l'illustre bien : il l'a mariée par intérêt (*RC*, 299) et ne lui consacre qu'un maigre cinq lignes dans un roman qui compte 300 pages. Xury, pour sa part, se voit traité comme une vulgaire marchandise et est vendu sans remords (*RC*, 34) peu de temps après la promesse de Robinson de lui assurer amour et amitié indéfectibles (*RC*, 26). La relation à sens unique (dominant-dominé) qui unit Robinson à Vendredi se caractérise quant à elle par « a remarkable lack of interest[15] » — désintérêt humain, s'entend — de la part de l'insulaire face au nouvel arrivé, pourtant le premier être avec lequel il entre en contact après des années de solitude. Enfin, même lorsque Robinson s'adresse à Dieu, l'intérêt « calculé » prime avant tout, dans une relation aux bases quasi commerciales fondée sur l'échange mutuel de services, alors qu'il écrit : « je prie Dieu d'accomplir pour moi la promesse de me délivrer si je l'invoquais au jour de ma détresse » (*RC*, 95). Son langage, reflet direct de ses préoccupations, paradoxalement emprunté tout entier à la sphère économique sur une île déserte située précisément en dehors de toute contingence économique, est particulièrement révélateur. Composé de bilans (*RC*, 66-67) et

14. *Ibid.*, p. 80.
15. Ian Watt, *loc. cit.*, p. 113.

d'inventaires[16], de crédit (*RC*, 78), de frais (*RC*, 128) et de dépenses (*RC*, 130), d'avantages et de bénéfices (*RC*, 130), de travail (*RC*, 83, 91) et de considérations utilitaires qui outrepassent largement les préoccupations de l'homme qui lutte pour sa survie (*RC*, 58, 85, 108), il révèle les ressorts d'un mode de pensée fondamentalement capitaliste. Dans son emploi du temps et dans sa crainte de l'oisiveté (*RC*, 115, 119), dans la valorisation du travail, du gain et de l'accumulation comme fins en soi[17], lui qui amasse au point où il en vient bientôt à « manqu[er] d'emplacement pour [...] serrer » ses possessions (*RC*, 124), qui, de son propre aveu, « possédai[t] infiniment plus qu'il ne [lui] était loisible de dépenser » (*RC*, 129-130), mais qui, par-dessus tout, « éprouvai[t] un vrai plaisir à voir le bel ordre de [s]es effets, surtout à [s]e voir à la tête d'une si grande provision » (*RC*, 70), Robinson incarne l'archétype de l'*homo economicus* motivé par la recherche du profit.

L'île Madame et l'héritage de Robinson

L'île Madame se situe, de manière évidente, dans l'après-Robinson. Plus précisément, elle se situe dans le monde hérité de Robinson, tel qu'il a continué de se développer et d'évoluer (ou de « dévoluer »?) durant les quelque 250 années qui séparent les deux époques, microcosme parfait d'une civilisation capitaliste, matérielle et technicienne conduite par les impératifs du rationalisme économique.

Les motivations et les valeurs de la majorité des insulaires, d'abord, à l'image de celles qui guident les actes et les pensées de Robinson, sont essentiellement d'ordre économique. Les règles du jeu sont annoncées clairement dès les premières lignes du roman : « tous les samedis, le patron lui apportait du travail et des provisions pour la semaine » (*GM*, 198). Tout l'univers de l'île Madame gravite, et cela en dépit de ses airs paradisiaques, autour d'une des valeurs fondamentales de l'esprit du capitalisme : le travail. Celui-ci régit l'échelle de valeurs des insulaires, dicte leur mode de vie et les relations qu'ils entretiennent entre eux et avec le monde matériel. L'oisiveté est ainsi considérée, sur l'île, comme un vice et ce vice supposé causera la perte des deux personnages les moins robinsonniens du roman.

16. Inventaire du nombre de grappes de raisins cueillies (*RC*, 200) ; du nombre de têtes que compte son troupeau de chèvres (*RC*, 147) ; du nombre — sans parler de la manière ! — de « sauvages » tués lors de la bataille pour sauver l'Espagnol et le père de Vendredi (*RC*, 232) ; de l'état de ses forces pour l'expédition en mer pour recouvrer le navire mutiné (*RC*, 265) ; des présents qui lui sont offerts par le capitaine dont il a récupéré le navire (*RC*, 269) ; de l'état de ses possessions à son retour à la civilisation (*RC*, 278-279)...

17. L'accumulation de biens, valorisée en elle-même et pour elle-même, lorsqu'elle ne se trouve plus subordonnée à la satisfaction des besoins matériels d'un individu mais devient un but en soi, constitue l'un des critères fondamentaux de l'esprit du capitalisme, selon Weber (*op. cit.*, p. 51).

Marie, dans un premier temps, à cause de son occupation — parce qu'elle lit —, perd sa chambre dans la Maison du Nord :

> L'Homme Ordinaire demanda : — Qu'est-ce que vous faites? — Je lis, dit-elle. — Oui, mais comme travail? — Je lis. Elle leva les yeux de son livre et dit : — Vous voulez ma chambre? — Pourquoi pensez-vous que je veux votre chambre? dit-il. — Parce que je lis, répondit-elle simplement. (*GM*, 139-140)

Teddy Bear, de son côté, se voit à la fin du roman contraint de quitter l'île Madame parce qu'il n'est « plus capable de travailler » (*GM*, 198), comme le reconnaît explicitement l'Auteur au nom des insulaires. Dès lors, il n'a plus sa place dans l'univers capitaliste de l'île, rouage non productif dans l'engrenage d'une société de production.

Le personnage le plus robinsonnien de l'île Madame est évidemment le patron. Incarnation parfaite du capitaliste — il est d'ailleurs uniquement connu sous le titre de « patron », représentation par excellence du bourgeois, père du capitalisme — qui a réussi à force de travail et de ténacité, il incarne l'essence des valeurs robinsonniennes. Derrière tous ses actes se cache un motif d'ordre pratique ou économique, lui qui marie une infirmière pour soigner ses ulcères d'estomac (*GM*, 52-53), ne cesse de sommer Teddy de ramasser les « pitounes » échouées sur la plage à cause du prix du papier journal « qui n'arrête pas de monter » (*GM*, 126), et se soucie du bonheur des gens comme il se soucierait de rentabiliser une compagnie d'autobus. On retrouve chez lui la même obsession d'efficacité et d'utilitarisme, la même crainte de l'oisiveté, la même valorisation du travail, du gain et de l'accumulation comme fins en soi que chez Robinson. Comme il le confie à Teddy Bear : « Et quand on a un million, mon cher Teddy, la seule chose qu'on veut c'est un deuxième million. » (*GM*, 53)

Le microcosme de l'île Madame se présente également comme l'héritage de Robinson en ce qui concerne les rapports aux gens et aux choses. Ce monde est conduit par l'utilitarisme et l'individualisme, corollaires directs, de l'avis de plusieurs sociologues, d'une vision du monde dont les intérêts sont dictés par les impératifs du rationalisme économique. L'île Madame illustre, autrement dit, les conséquences et les aboutissements, les limites et les paradoxes (latents déjà dans *Robinson Crusoé*) du mode de vie capitaliste.

Lucien Goldmann, dans *Pour une sociologie du roman*, estime que

> dans la vie économique, qui constitue la partie la plus importante de la vie sociale moderne, toute relation authentique avec l'aspect qualitatif des objets et des êtres tend à disparaître, aussi bien des relations entre les hommes et les choses que des relations interhumaines, pour être remplacée par une relation médiatisée et dégradée : la relation avec les valeurs d'échanges purement quantitatives[18].

18. Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964, p. 25.

Pour sa part, Roland Chagnon, qui s'inspire des travaux et des théories du sociologue américain Robert N. Bellah, définit l'individualisme comme une doctrine utilitariste qui règle les rapports et les relations entre les individus sur la base de l'intérêt personnel, équation « coûts-bénéfices[19] » où les « échanges » se comptabilisent par la recherche de gains ou d'avantages personnels maximums au moindre coût, c'est-à-dire au minimum d'efforts possible. Une situation qui conduit, selon Ian Watt, à une « atomisation sociale[20] » désastreuse tant pour l'individu que pour la société.

Le matérialisme a tout envahi, dans cette microsociété rationalisée, spécialisée, mathématique, technologique, les lieux comme les relations entre les gens. Ceci se manifeste particulièrement dans l'omniprésence des biens de consommation et des objets d'usage courant (radio, télévision, ordinateur, percolateur, poêle électrique...), mais surtout dans une invraisemblable profusion, un étalage monstrueux de marchandises et de marques de commerce qui confère une impression d'envahissement et d'étouffement : nourriture pour chats et chiens Puss'n Boots et Docteur Ballard, Nestlé Quick, gruau Quaker, café Nescafé, ragoût de boulettes Cordon Bleu, biscuits Dare et Graham, gin De Kuyper, bière Molson, shampoing Halo, poêle Coleman, balles de tennis Dunlop, short Wilson, gilet Fred Perry, raquettes de tennis Maxply, Billie Jean King et Wilson, jeans Maverick, maillot Shane Gould, carabine Remington-Whittmore, voitures Ferrari et Lotus, dictionnaires *Petit Robert*, *Harrap's*, *Grand Larousse*, *Littré* et *Webster*, appareil auditif Zénith...

À cette profusion d'objets s'oppose, toutefois, le vide des relations interpersonnelles. La vie dans le monde hérité de Robinson, et telle qu'elle était déjà contenue en germe dans le *Robinson Crusoé*, qui, selon Watt encore, « depicts in its casual reports of the hero's behaviour and of his occasional parenthetic reflections, the shameless and perversive impact of the cash nexus upon the character and personal relationships of the archetypical economic man[21] », est peuplée de gens (associés ironiquement à des débris et à des déchets échoués, chaque mois, avec les grandes marées, sur le rivage de l'île [*GM*, 124]) désindividualisés, déshumanisés, réduits à

19. Roland Chagnon, « Individualisme et solidarité dans les milieux thérapeutiques québécois », *Ethica*, vol. II, n° 2, 1990, p. 95.
20. Ian Watt, *loc. cit.*, p. 116.
21. *Ibid.*, p. 113. Nous traduisons : « dépeint par l'esquisse rapide du comportement du héros ainsi que par la transcription, entre parenthèses, de sa pensée, des effets impudents et envahissants engendrés par le commerce de l'argent sur le tempérament et les relations interpersonnelles de l'archétype de l'homme économique ». Certaines *Réflexions sérieuses de Robinson Crusoé* (la « suite » de la *Vie et aventures de Robinson Crusoé*) sur la solitude et ses bienfaits sont particulièrement éloquentes : « Tout tourne dans notre tête en innombrables mouvements circulaires ayant pour centre notre propre personne. Nous ne jugeons de la prospérité et de l'affliction, de la joie et de la tristesse, de la pauvreté, de la richesse et des divers décors de l'existence, nous n'en jugeons, dis-je, qu'en fonction de nous-mêmes. » (*RC*, 597)

leur rôle social (le patron, Teddy Bear le traducteur, le professeur, l'Auteur, l'Homme Ordinaire, l'Animateur) sinon à des fiches signalétiques (*GM*, 124, 161). Les intérêts sont morcelés, incompatibles, inconciliables, alors que chacun est spécialisé (et confiné...) dans sa sphère d'expertise : le professeur Mocassin, expert en bandes dessinées ; l'Homme Ordinaire au sens pratique exceptionnel, spécialiste de l'organisation matérielle ; l'Animateur, spécialiste du groupe ; le Père Gélisol, spécialiste de l'individu ; l'Auteur et le traducteur, asociaux ironiquement spécialistes du langage et de la communication. Cette situation engendre l'incompréhension, personne ne parvenant à comprendre réellement qui que ce soit : l'Auteur « grommel[le] au lieu de parler » (*GM*, 85) ; le professeur, sourd comme un pot, parle tout seul (*GM*, 139) ; Teddy se heurte au vocabulaire technique du médecin venu l'examiner (*GM*, 154), aux instructions en japonais de la bille auditive (*GM*, 131), langue qu'il ne parle pas, non plus qu'aucun des autres insulaires. De telle sorte que méprises et malentendus se multiplient au niveau des signes et des mots entre l'Auteur et le professeur (*GM*, 97-98), entre Teddy et le patron (*GM*, 11, 12, 52), entre Teddy et une Tête Heureuse en quête de chaleur humaine (*GM*, 146).

Avec le matérialisme, le froid caractéristique du « milieu ambiant » (*GM*, 157) a envahi les rapports humains (*GM*, 141, 169, 174, 193-194). Rapports humains qu'il n'y a peut-être plus moyen, comme la main du traducteur, de « réchauffer » (*GM*, 184). Comme le confie ironiquement ce dernier à son chat complètement sourd, « [p]ersonne n'a plus rien à dire à personne » (*GM*, 22) dans ce paradis recherché par tous, à commencer par le traducteur (*GM*, 14), par l'Auteur (*GM*, 116), de même que par le patron, qui ne souhaite pourtant rien tant, de son propre aveu, que de voir tout le monde heureux (*GM*, 54, 120).

Nouveau Robinson, nouvel Adam contre son gré, Robinson parce qu'anti-Robinson dans l'âme, Robinson sur l'île parce que Robinson parmi les hommes (« exil continu », écrit Thomas, que la situation de ce Robinson des *Grandes marées*, « [e]xil d'abord au milieu des marchandises et, ensuite, au milieu des autres exilés[22] »), Teddy Bear fait dans cet univers figure de naufragé. Naufragé d'une société (dont il est à la fois le critique implicite et le produit) dans laquelle il ne se reconnaît pas et ne peut plus vivre, lui qui ressent le monde qui l'entoure comme une prison, tel qu'en fait foi ce rêve dans lequel il « se trouv[e] à la prison d'Alcatraz avec son frère Théo » (*GM*, 140). Si besoin est, le carton affiché sur la porte de la maison du Sud — en vérité un « chalet [...] construit pour servir de refuge aux naufragés » (*GM*, 18) —, refuge où Teddy aboutira rapidement face à l'envahissement de l'île Madame (*GM*, 74), le proclame de manière explicite.

22. Yves Thomas, *loc. cit.*, p. 45.

Le héros problématique ou le bonheur autrement

Symboliquement riche de significations, source inépuisable de mythes, l'île évoque dans l'imaginaire toute une série d'images associées à la solitude, à la liberté, au renouveau. Ailleurs par excellence, refuge, symbole de recommencement, microcosme, elle évoque, particulièrement «pour l'homme moderne, habitant des villes de plus en plus pressé de toutes parts, apprenti sorcier écrasé par ce qu'il a déclenché [...] la terre désirée, impossible à trouver[23]».

Telles sont, sans nul doute, quelques-unes des significations qui se rattachent à la notion d'île déserte dans l'esprit de Teddy Bear lorsqu'il répond à la question de son patron — «qu'est-ce que je peux faire pour vous rendre heureux?» (*GM*, 13) — par une autre question: «Vous n'auriez pas une île déserte?» (*GM*, 14) Le plus grand drame de Teddy Bear (et le nôtre) sera peut-être, en ce sens, de découvrir que le monde moderne, envahissant, tentaculaire, ne se laisse pas facilement distancer; de découvrir qu'il s'insinue partout, même au cœur des îles les plus éloignées. «Quelle île aujourd'hui ne serait atteinte par la civilisation et ses mobilisations physiques ou morales[24]?», s'interroge Francis Ledoux, préfigurant par là l'échec de la tentative de Teddy de se couper du monde, l'échec inscrit au cœur même de sa tentative d'en créer un nouveau.

Dans ce monde hérité de Robinson, le patron, «poète de la Finance» (*GM*, 50), se sent comme un poisson dans l'eau. À l'opposé, Teddy Bear fait figure d'anti-Robinson, Robinson «inversé», «déconstruit». Antihéros, mal à l'aise dans un monde où il se situe en porte-à-faux, pour qui les dieux capitalistes Argent et Travail comptent en dernière analyse pour si peu (*GM*, 90, 175), héros problématique pour reprendre la formule de Lukács, Teddy Bear est l'épine dans le pied d'une société qui ne tourne pas rond... ou qui tourne en rond.

Produit de cette société, en laquelle il ne se reconnaît pas et à laquelle il avait voulu échapper en s'exilant sur une île déserte où il tente, d'abord seul puis avec Marie, nouvelle Vendredi, revalorisée, «humanisée», de recréer un monde meilleur établi sur des bases différentes, Teddy Bear est en quête. Quête métaphysique sur le sens de la vie et le sens du travail, notamment, telles qu'en font foi ses discussions avec Marie (*GM*, 95-96) et les «questions pertinentes» (*GM*, 175-176) de cette dernière. Personnage à la recherche de valeurs «qualitatives» dans un monde «dégradé» aux valeurs inauthentiques et essentiellement quantitatives[25], Teddy Bear est à la recherche, comme les hippies des années soixante de *Volkswagen Blues*, d'«une nouvelle conception de la vie et des rapports

23. Francis Ledoux, *op. cit.*, p. XIV.
24. *Ibid.*
25. Lucien Goldmann, *op. cit.*, p. 16-17.

entre les gens[26]», lui pour qui peu de choses comptent en définitive, sinon peut-être «[u]ne sorte d'éclair qui brille, une sorte de chaleur» (*GM*, 176) que l'on trouve, parfois, dans les yeux des gens.

Teddy et Marie ne sont toutefois pas les seuls, sur l'île Madame, à tenter de tisser des liens plus authentiques et plus humains avec les gens. Tête Heureuse, d'abord, est incapable de se passer des autres habitants de l'île (*GM*, 137), elle qui se sent «toujours bien» (*GM*, 172) quand elle peut toucher la main de quelqu'un. L'Auteur, de son côté, qui «avait l'air de chercher quelque chose au fond [des] yeux noirs» de Marie (*GM*, 117), écrit, de son propre aveu, des livres dans le but de se faire aimer et de se faire voir «d'une autre façon» (*GM*, 117) par les gens. Quant aux autres insulaires, ils recourent à toutes sortes de stratagèmes et de palliatifs dans le but d'établir ce contact tant recherché qui leur échappe: père Gélisol à la chaleur humaine curative (*GM*, 195); séances de dynamique de groupe et de *touching* (chapitres 36 et 41) grâce auxquelles un courant d'énergie, la bio-énergie, «va circuler de l'un à l'autre en passant par vos mains réunies et il va vous réchauffer» (*GM*, 168).

Tous ces comportements constituent autant d'indices d'un malaise généralisé et d'une quête plus ou moins avouée — et combien maladroite! — de bonheur et de chaleur humaine. D'autres signes dans le roman (citations d'extraits de textes de Bradbury [*GM*, 48] et des lettres de Van Gogh à son frère Théo [*GM*, 84], l'île elle-même, avec sa «forêt de l'intérieur [...] mystérieuse et sauvage» [*GM*, 60], forêt toutefois «presque aussi impénétrable que la jungle de l'Amazonie» [*GM*, 116]), suggèrent la présence d'un riche potentiel intérieur, d'un «*grand foyer dans* [l']*âme*» (*GM*, 84) inexploité. «The idea that there exists a profound meaning within, an inner life of real value, is suggested at various points in a number of different ways[27]», écrit Paul Socken, qui estime que «[t]he search for and establishment of a truth beyond the one apprehended by contemporary culture is at the very heart of the novel[28]».

Le rapprochement s'établit d'emblée avec d'autres personnages de l'œuvre de Poulin, voire avec certaines affirmations de l'auteur lui-même: Jane, de *Faites de beaux rêves*[29], qui a toujours envie de répondre lorsqu'elle entend quelqu'un; Jack Waterman, de *Volkswagen Blues*[30], qui rêve de changer le monde avec ses livres; Jim, du *Vieux chagrin*, qui rêve

26. Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1984, p. 278.
27. Paul Socken, *loc. cit.*, p. 188. Nous traduisons: «L'idée qu'il existe un sens inné, une véritable vie intérieure est réitérée de multiples façons».
28. *Ibid.*, p. 189. Nous traduisons: «la recherche et la démonstration d'une vérité en deçà de celle reconnue d'emblée par la culture sont des quêtes centrales du roman».
29. Jacques Poulin, *Faites de beaux rêves*, Montréal, L'Actuelle, 1970, p. 146.
30. *Id.*, *Volkswagen Blues*, *op. cit.*, p. 136.

d'en faire autant[31] ; la dizaine de vieux amis de *La tournée d'automne* qui « s'étaient mis à regretter que l'argent ait pris la première place dans leur vie » et qui, en réaction, « avaient constitué la fanfare[32] » ; l'auteur, même s'il se défend de faire de la critique sociale dans ses livres, à tout le moins en atténue l'importance[33], n'en avoue pas moins une insatisfaction devant l'imperfection du monde et un désir de pallier cette imperfection par la création. Il confiait en entrevue : « Si j'écris des histoires, c'est sans doute que la vie ne se passe pas exactement comme je voudrais qu'elle soit. Alors ce que j'essaie de faire, c'est de créer des petits univers où la vie serait plus agréable[34]. »

Mais dans *Les grandes marées* comme dans les autres romans de l'auteur, le bonheur, la chaleur constamment échappent aux individus. Comme dans l'histoire du coffre au trésor, les personnages, au moment de mettre la main sur le trésor, se retrouvent avec entre les mains « du linge moisi, des vieux vêtements de femme » (*GM*, 122) ; se retrouvent, lorsqu'ils s'interrogent sur le sens de la vie et sur le sens du travail, avec rien du tout (*GM*, 96).

Un détail dans le mode d'interaction au monde et donc dans la quête du bonheur de Teddy Bear est particulièrement significatif : sa passivité. La quête d'un bonheur autrement de l'insulaire est en effet essentiellement passive, se caractérisant le plus souvent par l'évitement et le retrait plutôt que par l'initiative et l'action. Ainsi, son arrivée sur l'île, ce « lieu d'exclusion de la vastité [*sic*] du monde, de l'extérieur[35] », constitue en vérité un retrait de la société dont il a choisi de s'exclure, microcosme au centre duquel il désirait s'isoler. Quant à la re-création qu'il tente d'amorcer, elle est bien plus le fait d'une initiative extérieure que personnelle puisque son île lui est octroyée par son patron, mini-dieu « infiniment puissant, infiniment riche, et infiniment bon[36] » qui pourvoit à tous ses besoins et y rend donc la vie possible. Et, sur l'île Madame, le retrait, la passivité (malgré la présence envahissante des autres insulaires), la non-combativité le caractérisent, ce qui a pour effet de le repousser toujours plus loin : de la Maison du Nord à la Maison du Sud (*GM*, 74), puis à la cabane construite pour Marie (*GM*, 193), à une anfractuosité de rocher (*GM*, 195), enfin à l'envoyer en exil (chapitre 43, « Adieu l'île Madame »).

31. *Id.*, *Le vieux chagrin*, Montréal, Leméac/Actes Sud, 1989, p. 139.
32. *Id.*, *La tournée d'automne*, Montréal, Leméac, 1993, p. 90.
33. « Dans certaines de mes histoires, *Les grandes marées* notamment, il y a des éléments de critique sociale, mais ça ne compte pas beaucoup à mes yeux », confiait-il en entrevue à Jean-Pierre Lapointe et Yves Thomas (Jean-Pierre Lapointe et Yves Thomas, « Entretien avec Jacques Poulin », *Voix et Images*, n° 43, automne 1989, p. 9).
34. Gilles Dorion et Cécile Dubé, « Entrevue », *Québec français*, n° 34, mai 1979, p. 35.
35. Rita Calabresse, « Les îles des femmes. Robinsonnades au féminin », Jean Burgos et Gianfranco Rubino (dir.), *L'île et le volcan : formes et forces de l'imaginaire*, Paris, Lettres modernes, 1997, p. 76.
36. Gabrielle Poulin, *loc. cit.*, p. 273.

Il est intéressant et révélateur à ce propos de comparer les rapports au monde qu'entretiennent Robinson et Teddy Bear. Robinson est un être actif, qui agit sur le monde, le modèle, le transforme, qui construit, défriche, bâtit, travaille parce qu'il se trouve dans un monde en devenir. Au contraire, Teddy, indifférent aux gens et aux choses, est un être fondamentalement passif comme un spectateur selon Yves Thomas[37], sinon apathique, qui subit les événements plus qu'il ne les provoque, qui réagit plus qu'il n'agit. «À la limite, en poussant un peu l'hypothèse, on pourrait dire que les personnages se contentent de suivre le mode d'emploi: des objets, des lieux où ils se trouvent[38]», écrit Jean-François Chassay. C'est bel et bien l'impression qui se dégage dans ce roman où l'art du massage (*L'art du massage*, *Le guide des caresses*, *Touchez-moi s'il vous plaît*, *Le massage du sportif* [*GM*, 80]), le tennis, le bricolage (*Manuel complet du bricolage* [*GM*, 128]), la cuisine (*La cuisine raisonnée* [*GM*, 136]) et même... les rapports humains (*Les quatre premières minutes* [*GM*, 166]) s'apprennent dans les livres. Teddy, exemplaire en cela, suit d'ailleurs toujours avec application les instructions des manuels et des modes d'emploi, qu'il s'agisse de préparer une tarte aux biscuits Graham (chapitre 10, «La tarte aux biscuits Graham»), ou de jouer au tennis, un jeu où il applique «à la lettre les conseils de monsieur Tilden» (*GM*, 64).

La comparaison des inventaires de Robinson, véritables recensions détaillées de ses biens et possessions, témoins d'un monde vu comme marchandise à s'approprier, et de ceux que l'on retrouve dans *Les grandes marées*, est on ne peut plus intéressante – et éloquente. La relation au monde de Robinson se caractérise par l'action et par l'appropriation, comme en témoigne le fréquent emploi du pronom personnel «je» et de l'article possessif «mon»: l'insulaire s'approprie à sa guise les choses aussi bien que les gens, parlant successivement de «[s]on petit troupeau» (*RC*, 171), de «[s]on château» (*RC*, 185), de «[s]on Vendredi» (*RC*, 201), de «[s]es hommes» (*RC*, 231), de «[s]on peuple» (*RC*, 236). Il finit par s'approprier l'île et ses habitants (*RC*, 236) «aussi incontestablement qu'un lord Anglais son manoir» (*RC*, 101), transformant son île déserte en colonie et finalement en royaume dont il se sacre roi et maître, «seigneur et législateur» (*RC*, 236). À l'opposé, les inventaires que dresse Teddy sont tous introduits par des verbes neutres, témoignant d'une relation au monde beaucoup plus passive. Le monde de Teddy Bear ne se modifie pas, n'évolue pas: il est. Et devant les faits, on ne peut que constater: «l'île *mesurait* [...] d'après les levés» (*GM*, 15); «Le sac *contenait* aussi» (*GM*, 20); «Ensuite il *lut* la recette[39]» (*GM*, 44).

Faut-il voir dans cette singulière passivité de ce singulier Robinson la cause fondamentale de son échec, son inéluctable destin, ou cette passivité n'est-elle que le symptôme d'une cause plus profonde?

37. Yves Thomas, *loc. cit.*, p. 44-45.
38. Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 9.
39. Je souligne.

David contre Goliath

Semblant préfigurer l'échec de Teddy Bear, Max Weber écrit, dans sa théorie sur la naissance et les fondements de l'esprit du capitalisme :

> Chacun trouve aujourd'hui en naissant l'économie capitaliste établie comme un immense cosmos, un habitacle dans lequel il doit vivre et auquel il ne peut rien changer — du moins en tant qu'individu. Dans la mesure où l'individu est impliqué dans les rapports de l'économie de marché, il est contraint à se conformer aux règles d'action capitalistes. Le fabricant qui agirait continuellement à l'encontre de ces règles serait éliminé de la scène économique tout aussi infailliblement que serait jeté à la rue l'ouvrier qui ne pourrait, ou ne voudrait, s'y adapter[40].

Combat titanesque que le combat de celui qui s'oppose au système établi, de celui qui refuse de suivre les règles du jeu, encore plus de celui qui voudrait les changer. Projet forcément voué à l'échec si l'on en croit Weber et tel que semble l'illustrer *Les grandes marées*. Il suffit d'ailleurs de remplacer, dans la citation de Weber ci-dessus, le syntagme « jeté à la rue » par « jeté à la mer » pour établir un parallèle saisissant entre cet énoncé et le roman de Poulin et, d'une certaine façon, pour résumer l'épopée de Teddy Bear.

La formule du professeur Mocassin — « C'est un pays merveilleux où tout est à faire ! » (*GM*, 97, 198) — devient en ce sens intensément ironique alors qu'à l'île Madame, précisément, tout est déjà fait. Alors que le monde tel qu'il se dessine (est à dessiner) dans *Robinson Crusoé* est un monde en devenir, encore malléable, le monde des *Grandes marées* se situe en quelque sorte à l'autre bout du spectre. Présent, omniprésent, achevé, statique, immuable, il s'impose à l'homme qui ne peut plus lui opposer qu'une passivité de spectateur. Quelle place reste-t-il dans un tel univers pour l'initiative individuelle ? Comme à la roulette, « les jeux sont faits, rien ne va plus ! » pourrait-on s'exclamer. À chaque tour de roue, la maison rafle les mises d'un jeu où les dés sont pipés d'avance.

Teddy Bear à la douceur d'ourson, ce « marginal en dehors de la marge » qui ne respecte pas les règles du jeu dans un monde où il n'a plus sa place, semble l'avoir pressenti. « Ça veut dire qu'il n'y a plus de place pour moi ? demand[e]-t-il en s'adressant à personne en particulier. » (*GM*, 197) « La répartition [des tâches] ne prévoit rien pour ceux qui sont affligés d'une incapacité physique temporaire ou permanente » (*GM*, 197), réplique le professeur Mocassin au nom des insulaires. Plutôt que de se transformer en David et d'affronter Goliath, le traducteur préfère s'incliner sans faire d'histoire, une manière d'agir par ailleurs plus conforme à sa personnalité. « [I]l n'y aura pas de bataille » (*GM*, 183), prévient-il. Le combat « héroïque et légendaire » (*GM*, 178) entre David le cachalot et Goliath-Onychoteutis n'aura pas lieu.

40. Max Weber, *op. cit.*, p. 53.

Le monde autrement est-il encore possible? Est-il seulement imaginable? «Il y a d'autres îles, conclut l'Homme Ordinaire» (*GM*, 198). Et s'il était déjà trop tard?

Réflexions sérieuses

La question du bonheur est centrale dans *Les grandes marées*, comme dans tous les systèmes philosophiques et idéologiques. «[Q]u'est-ce que je peux faire pour vous rendre heureux?» (*GM*, 13), interroge le patron, marquant le début des aventures insulaires de Teddy Bear. «Êtes-vous heureux dans l'île?» (*GM*, 10), êtes-vous «*vraiment* heureux?» (*GM*, 91), s'inquiète-t-il à chacun de ses passages, lui dont le plus grand rêve, de son propre aveu, est de «rendre les gens heureux» (*GM*, 54). «Comment fait-on pour savoir si on est heureux ou non?» (*GM*, 91), s'interroge pour sa part le traducteur de bandes dessinées. Interrogation autrement plus fondamentale que celle du patron, tellement sûr de posséder le secret du bonheur qu'il ne se la pose même pas. Question du bonheur d'autant plus cruciale que les progrès technologiques, incarnés par le Prince et surtout par Atan, «one step beyond Adam, [...] New Man, Machine-Man, the victory of technology over humanity[41]» et qui «traduit les bandes dessinées en deux minutes» (*GM*, 173), ont rendu caduque la notion même de travail. La place est donc libre pour réinventer le monde et se réinventer du même coup de nouvelles valeurs, un nouveau Paradis, un nouveau bonheur.

Or, à ce niveau, le roman trace le constat d'un échec: de la technique (plutôt de la société technicienne); du capitalisme en tant que système idéologique et économique. Échec relatif, évidemment, puisque ces systèmes, hérités de Robinson, connaissent de nos jours leurs heures de gloire incontestées, une hégémonie victorieuse qui fait se pavoiser les uns, rêver les autres, à laquelle tous se convertissent avec élan. Échec des systèmes, échec du système. Échec humain, pourrait-on dire, dans ses aspirations les plus fondamentales: assurer le bonheur des individus. L'Âge d'Or promis par le capitalisme — par le patron (*GM*, 13, 54, 86, 91) — est arrivé, mais le bonheur n'est pas au rendez-vous.

Ayant constaté que l'on ne peut vivre heureux en société, Teddy s'exile sur une île, espérant y trouver peut-être au moins la tranquillité et la paix. Illusion: le système, tentaculaire, vous rattrape où que vous soyez. Leurre: on ne peut guère vivre en société («On était bien dans l'île, tous les deux» [*GM*, 143], se souvient Marie devant un Teddy qui ne l'entend déjà plus), mais pas davantage seul, comme ne cesse de prévenir la même Marie par toutes sortes d'avertissements, plus ou moins déguisés, à l'adresse du traducteur (l'histoire de l'ermite, par exemple —

41. Paul Socken, *loc. cit.*, p. 187. Nous traduisons: «Au-delà d'Adam, [...] l'Homme Nouveau, Homme-Machine, victoire de la technologie sur l'humanité».

GM, 93-95). On risque de finir pétrifié, « la peau dure comme la pierre » (*GM*, 201), à l'exemple de l'homme de l'île aux Ruaux, double prophétique de Teddy. Un paradoxe, déjà illustré par Michel Tournier dans *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, qui faisait osciller son Robinson entre la déshumanisation et la lourdeur de l'« île administrée » et cette autre « déshumanisation » de la solitude absolue de celui qui la rejette en bloc[42].

Dans ces conditions, pourquoi ne pas essayer de le restaurer ce monde, pourrait-on se demander? Pourquoi ne pas tout balayer du revers de la main et recommencer à neuf? Tous les éléments étaient en place pour un potentiel recommencement du monde, avec Teddy Bear, fils rebelle de Robinson, qui débarque, seul comme son ancêtre avant lui, comme Adam avant eux, sur son « île déserte, silencieuse et blanche comme les pages d'un livre[43] », prêt à refaire le monde en ce « premier samedi du mois de mai » (*GM*, 9), printemps de renaissance et de recommencement du monde. Cela est encore plus vrai si l'on situe, avec Ricard[44], *Les grandes marées* dans l'après-déluge qui a balayé le monde à la fin de *Jimmy*, le deuxième roman de Poulin. Le déluge, causé par les péchés des hommes et la détérioration du monde, étant lui-même traditionnellement associé à l'idée de renouvellement, de restauration, de recommencement, alors qu'il « ouv[re] la voie à la fois à une re-création du Monde et à une régénération de l'humanité[45] ».

Mais les pages du livre sont-elles vraiment vierges? Sont-elles *encore* vierges? Elles l'étaient au temps pas si lointain de Robinson, échoué sur son île déserte du Pacifique, nouvel Adam réécrivant à sa manière l'histoire de la Genèse sinon l'Histoire tout court, une Genèse que l'on pourrait qualifier de bourgeoise ou de capitaliste, érigée à l'image de Robinson, de ses intérêts et de ses valeurs. Deux siècles et demi plus tard, elles ne le sont plus, semble signifier Jacques Poulin. Le monde hérité de Robinson était tellement bien adapté aux conditions de vie environnantes, monstrueuse machine vite douée d'une vie distincte de celle de son créateur, qu'il s'est développé, a crû au point de prendre toute la place, n'en laissant plus pour autre chose, un autre mode de vie, d'autres valeurs, réalisant ainsi la terrible prédiction de Jack dans *Volkswagen Blues*: « [u]n jour, il ne restera plus que des commerçants sur la terre[46] ». Tel est du moins ce que semble illustrer *Les grandes marées*, où la tentative de « rébellion » de Teddy Bear a vite été matée sur une île Madame envahie

42. Michel Tournier, *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 46 et 98.
43. Gabrielle Poulin, *loc. cit.*, p. 272.
44. François Ricard, « Jacques Poulin : Charlie Brown dans la Bible », *Liberté*, vol. XX, n° 3, mai-juin 1978, p. 85-88.
45. Mircea Éliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 72.
46. Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, *op. cit.*, p. 276.

par les «représentants de la civilisation contemporaine envahissante[47]», «congestionné[e] par la bonne volonté et les valeurs irrésistibles de la civilisation moderne[48]».

Le comportement même du traducteur est révélateur. Incapable d'initiative personnelle, incapable apparemment de concevoir le monde autrement malgré la hantise qu'il éprouve envers lui, il recrée tout simplement et tout naturellement sur l'île, peu de temps après son arrivée et avant même l'arrivée des autres insulaires, les schèmes comportementaux appris dans sa vie antérieure: «Sans le faire exprès, le traducteur reprit peu à peu dans l'île l'horaire et les habitudes qui avaient été les siens pendant qu'il était à l'emploi du *Soleil*» (*GM*, 17). Lui qui cherchait à fuir les contingences de la société en s'exilant sur une île n'a pas les ressources, l'imagination ou l'initiative suffisantes (ou la possibilité?) pour inventer le Paradis de ses aspirations. Aussi troublante, si ce n'est davantage, est cette association établie dans l'esprit du patron entre la question du bonheur et celle de l'organisation matérielle: «— Qu'est-ce que mon mari vous a dit au juste? — Que les gens n'étaient pas encore heureux dans l'île et qu'il fallait s'occuper de l'organisation matérielle et des choses comme ça, dit-il.» (*GM*, 137)

La Genèse capitaliste proposée par Teddy Bear est vouée à l'échec et celui-ci est peut-être le plus dramatique constat que trace Poulin. D'autant plus dramatique que, si l'on se place dans l'optique de l'après-déluge adoptée par Ricard, on se voit confronté à une «Genèse qui n'a plus, cette fois, en cas d'erreur, la possibilité de s'annuler dans un nouveau déluge. [...] une Genèse de la dernière chance[49]».

Y a-t-il un monde après Teddy Bear? Le monde après Teddy Bear est-il encore possible? Le roman, là-dessus, nous laisse seuls avec notre angoisse.

47. Jean-Pierre Lapointe, «Sur la piste américaine: le statut des références littéraires dans l'œuvre de Jacques Poulin», *Voix et Images*, nº 43, automne 1989, p. 17.
48. *Ibid.*, p. 26-27.
49. François Ricard, *loc. cit.*, p. 86.